

Recette pour un roman

« Rien ne pouvait plus les arrêter. Les deux jeunes gens s'appuyaient avec ardeur contre la balustrade, s'embrassant fougueusement, le regard perdu dans les brumes d'un amour fébrile. Ils se laissaient flotter délicatement au gré de leurs sens et délaissaient toute pensée pour s'évader dans le torrent impétueux du désir qui les poussait l'un vers l'autre. À leur étreinte exaltée se mêlaient de langoureux baisers, brièvement interrompus par quelques douces paroles qui résonnaient silencieusement dans ces deux cœurs battant à l'unisson. Ces mots exquis, si légers et aériens que le vent semblait pouvoir les emporter d'une bourrasque, demeuraient pourtant gravés en leurs âmes éprises l'une de l'autre. Ils seraient longtemps évoqués avec affection lorsque le jeune couple, une fois la fièvre évanouie, savourerait l'apaisante tendresse succédant à l'ivresse dévorante qui les embrasait pour l'heure. Abandonnés à leur idylle, les amants avaient perdu toute notion du temps et se sentaient voguer éternellement au large de l'océan infini de la passion. Ils admiraient comme en rêve les harmonieux reflets de cette eau bleue et fraîche, sous les rayons d'un chaud soleil de printemps qui exhalait une suave lumière dorée. »

Un petit rire m'échappa. J'avais sous les yeux un passage hautement romantique ! Son auteur, Cécile Bruche, ne craignait pas les scénarios prévisibles. Après tant de pages au travers desquelles les deux protagonistes se vouaient un amour mutuel, les voilà qui finissaient par se révéler leurs sentiments ! Surprenant ! Une romance qui se termine bien, des héros destinés à vivre ensemble pour le reste de leur insignifiante existence dans une béatitude abêtissante, du jamais vu ! Et dans quelques années, une bague au doigt qui étincelle de mille feux, une union que la mort séparera bien une fois ou l'autre, des bambins qui gambadent partout en piaillant à faire implorer les biberons, et c'est *happily ever after* pour tout le monde !

Je m'étais bien amusé à lire ce texte. Un style si naïf ne manquait pas de faire sourire, d'autant que Cécile Bruche était convaincue que ses tournures pompeuses faisaient grande impression. Elle voyait déjà les critiques s'extasier : « Quelles brillantes métaphores, quelle majesté du verbe, que d'emphase pour parvenir à saisir de la sorte la fougue de l'instant ! Nous avons sous les yeux un véritable joyau de l'écriture, un monument de l'art littéraire ! Vingt adjectifs dans le même paragraphe, ça tient du miracle ! »

Or, d'un autre côté, la maladresse de l'écrivain conférait au texte une certaine fraîcheur. On y sentait le parfum enchanteur de ces films romantiques à petit budget qui réunissent sur l'écran deux jeunes gens superbes, mais très mauvais acteurs. La romancière ne manquait pas non plus d'imagination. Cette femme d'âge mûr décrivait les relations amoureuses avec l'innocence d'une adolescente. Elle débordait de sentimentalité, alors même que sa dernière aventure semblait dater quelque peu.

On devinait chez Cécile Bruche qu'elle avait non seulement bénéficié par le passé de la joliesse propre à nombre de jeunes filles, mais aussi d'une grâce peu commune qui avait dû lui valoir plus d'un regard charmeur. Mais les années ne l'avaient guère prise en pitié et elle avait vu le nombre de ses succès décroître peu à peu. À présent, elle regrettait les émotions perdues, qu'elle cherchait à se remémorer au travers de l'écriture. Elle espérait ainsi retrouver un peu de la saveur des premiers émois, en couchant sur le papier une histoire pleine de sentiment.

J'avais rencontré l'écrivain quelques semaines plus tôt, alors qu'elle franchissait pour la première fois le seuil d'une maison d'édition. En dépit de l'allure on ne peut plus quelconque de mon bureau, Cécile paraissait étonnée de se trouver là. On eût dit qu'elle s'attendait à un lieu bien moins hospitalier, comme si le cadre de sa première entrevue avec un éditeur devait avoir des airs de cabinet dentaire.

Elle entra silencieusement. Je la gratifiai d'un sourire qui se voulait chaleureux et engageai une conversation banale afin de neutraliser son embarras manifeste. J'admire toujours l'effet curieusement apaisant des bavardages anodins sur les individus sujets au stress : dans une situation intimidante, il suffit d'entendre parler de la pluie et du beau temps pour que tout sentiment de gêne s'évanouisse peu à peu. Et en effet, la romancière finit par se détendre. Elle se décida alors à me tendre le précieux ouvrage qui constituait l'objet de sa visite. Je pris le dossier et, après lui avoir offert un siège, observai mon interlocutrice.

La femme qui me faisait face était dotée de traits agréables, outre les prémices d'un petit double-menton et des pattes-d'oie au coin de l'œil qui trahissaient son âge. Elle était vêtue d'un épais chandail pistache dont la couleur était rappelée sur ses yeux par une quantité généreuse de fard à paupières. Son pantalon noir avait été choisi avec soin pour dissimuler des hanches un peu lourdes. Elle avait tout l'air d'une quadragénaire célibataire qui s'entretient, multipliant les séances fitness dans le but d'affermir ses poignées d'amour indésirables. Affectant un perpétuel enthousiasme, elle tentait vaillamment de combattre l'impact du temps sur un corps qui perdait inéluctablement de son élan et de son dynamisme. C'est ainsi qu'elle

alternait sophrologie et cours d'autodéfense, ne dépassait jamais les trois carrés de chocolat quotidiens et avait résolument pris goût à la salade d'endives.

Cécile devait avoir lu dans un journal féminin que le meilleur moyen d'affronter les aléas de l'existence est de faire appel à toutes les ressources de sa personnalité. Elle s'était dès lors lancée dans l'écriture, convaincue que l'exploitation de la créativité contribuait à une vie équilibrée. Suite à de longues heures consacrées à ce nouveau passe-temps, elle avait fini par élaborer un roman. Puis lui était venue l'idée de le publier. Elle avait alors décidé de s'adresser aux éditions Lascole, et c'est là que je fis sa connaissance.

Notre premier et unique entretien fut bref et je me contentai de mentionner les diverses possibilités qui s'offraient à l'auteur. Bien entendu, je lui servis le baratin habituel comme quoi je lui assurais qu'elle bénéficiait de toute mon attention, que j'envisageais sa carrière débutante avec un intérêt considérable et que j'espérais de tout cœur que son œuvre réunirait toutes les conditions requises en vue de sa publication. Mais en bref, tout dépendait de ma propre opinion. S'il me plaisait, le livre paraîtrait. Sinon, il serait refusé. Malheureusement pour Cécile, c'est le deuxième cas qui allait survenir.

Je venais à l'instant de terminer son livre, intitulé « Un brin d'amour dans le vent ». J'avais décidé de faire part à Cécile de son rejet dès notre prochain rendez-vous, qui devait avoir lieu jeudi à dix heures. Comme chaque fois que je suis sur le point de décliner l'offre d'un écrivain, je redoutais l'instant où je verrais le dépit se peindre dans ses yeux. Je déteste être confronté à la déception de mes clients. Celle-ci, aussi bien camouflée puisse-t-elle être par l'apparente sérénité d'un visage composé, se reflète dans le regard comme dans un miroir grossissant. Mais malgré toutes mes appréhensions, je ne pouvais consentir à publier l'ouvrage. J'avais trop de considération vis-à-vis de nos lecteurs pour leur infliger un roman d'amour si larmoyant.

Quoi qu'il en fût, mieux valait sans doute préserver Cécile de l'insuccès qu'elle connaîtrait si son œuvre venait à paraître. J'étais persuadé que je lui épargnais ainsi d'amères désillusions. C'est donc sans grand regret que je mis de côté « Un brin d'amour dans le vent ».

Je me saisis du texte qui se trouvait à présent au sommet de la pile des ouvrages en attente de parution. Cette dernière était constituée des trésors d'auteurs méconnus, qui venaient me voir dans l'idée que je les mènerais au pinacle de la gloire et qu'ils acquerraient sans tarder renom et prestige. Mon métier d'éditeur consistait généralement à les détromper. Beaucoup plus rarement, à les publier. Et certainement jamais à satisfaire leurs attentes.

Je soupirai et entamai ma lecture. J'étais assuré d'avoir encore affaire à un récit d'une banale médiocrité, au vu de son titre peu prometteur : « Après frimas d'un cœur meurtri ». Je notai avec déplaisir la lourdeur de l'allitération en *r* et m'armai de patience afin de continuer.

* * *

« Il ne neige plus. Le vent a repris le dessus et règne en maître absolu sur la montagne. Il se brise contre les gigantesques parois en un millier de gouttelettes immatérielles et rejaillit dans les crevasses effilées, séjour éternel des brumes. S'engouffrant dans les tréfonds opaques d'abîmes vertigineux, tournoyant le long des précipices aux profondeurs abyssales, pouléchant le flanc des ravins obscurs, il n'obéit à aucune loi. Cette force brute, impalpable, despotique, gouverne sans partage. La roche pourtant lui résiste toujours, s'oppose à sa marche impavide. Seule l'érosion peut venir à bout de cet obstacle, mais le vent est impatient. Sa furie croît, il détruit tout sur son passage, il s'emporte, gronde, rugit, les pierres tremblent, la montagne gémit. À cette altitude, plus aucun arbre à déraciner pour le plaisir de l'entendre hurler de douleur, pas une fleur à arracher en savourant ses cris de désespoir, pas même un pétale à emporter au loin pour l'empaler féroce sur un éperon rocheux.

« Énergie pure et impitoyable, le vent déploie ses innombrables doigts glaciaux. Il s'infiltré dans le moindre recoin de mes vêtements, profite des plus infimes interstices pour pénétrer avidement dans ce minuscule havre de chaleur qu'est mon corps si frêle et impuissant face à l'immensité du lieu. Mes mains et mes pieds ne me renvoient plus aucune sensation, les premiers symptômes d'engelures sont perceptibles. Je sais désormais que je laisserai une part de moi-même sur ce surplomb, si ce n'est ma vie.

« J'admire l'étendue infinie des cieux couverts d'étoiles, et ces astres immuables me semblent être la seule beauté du monde. Ma destinée prend fin ici, sur ce massif décharné de l'Oural, loin des peuples, loin des hommes, loin des bêtes. Loin de tout. Seul. Seul face à la céleste tragédie de ces forces suprêmes, spectateur subjugué d'un drame sublime où s'affrontent des puissances souveraines vouées à combattre pour l'éternité. Mon regard se voile. Bientôt mon âme brisée cessera de palpiter pour se dissoudre dans le vide omniprésent de cet univers précaire. Elle se volatiliserà parmi les vaporeux nuages de la mort, unique valeur constante dans le chaos de l'existence. J'écoute les étoiles, et leur silence m'emporte. Puis plus rien. Plus rien. Enfin. »

Voilà plusieurs minutes que je regardais dans le vague, perdu dans une succession d'idées lugubres. Je suivais docilement le long cheminement de ma pensée, qui me menait toujours plus loin dans ma mélancolie. Ce texte m'avait paru s'étendre sur une longueur considérable, alors qu'il ne couvrait à vrai dire qu'une centaine de pages. Il avait anéanti en moi toute trace de vitalité pour faire place à une morosité persistante. Les mots peuvent aussi bien nous réjouir que nous accabler.

Je me frottai les yeux et me redressai sur mon siège de bureau en similicuir marron, résolu à me départir de l'humeur taciturne qui m'embrouillait les sens. Je jetai un coup d'œil au-dehors, surpris de n'y pas voir la pluie tomber à grosses gouttes ou la bise retourner les parapluies des passants. Bien au contraire, le climat se montrait plutôt cordial. À tel point que c'en était presque agaçant. Les promeneurs semblaient saisis d'une jovialité primesautière, comme si le tendre pépiement d'un oiselet sorti du nid leur avait annoncé la venue du printemps. Un petit groupe de cumulus d'un blanc neigeux moutonnait gaiement dans le ciel azuréen. À travers eux, un soleil présomptueux daignait gratifier ce bas monde de quelques-uns de ses nobles rayons. En somme, l'univers entier respirait la joie et la bonne humeur, affichant un optimisme éhonté. Même le pavé et les lampadaires du trottoir flamboyaient d'enthousiasme.

Je ne pouvais rester longtemps impassible face à l'ambiance enjouée de la rue. La consommation à haute dose de littérature bas de gamme peut se révéler extrêmement néfaste pour le moral. Cependant, j'avais quelques moyens d'y remédier. Quelques minutes plus tard, je me trouvais affalé dans le fauteuil à bascule généreusement rembourré qui occupait le coin le plus lumineux de mon bureau. Sur une table basse à portée de main trônait une tasse fumante de café. J'étais entouré d'un amas de plantes vertes en tous genres, qui avaient entrepris il y a peu d'envahir la pièce et s'y prenaient plutôt bien. Le dernier tube de l'été, dont j'aurais eu grand-peine à expliquer le succès, raisonnait à travers l'office. En fin de compte, je devais admettre que la vie d'éditeur comportait aussi certains avantages.

Une fois bien installé, je repris le cours de mes réflexions au sujet du roman que je venais d'achever et de son auteur, Jean-Marc Tabrelloit. Dans le cadre de ma profession, j'examinais un grand nombre d'ouvrages dont la qualité artistique variait considérablement. Ma tâche consistait à en faire le tri, ne sélectionnant que les meilleurs en vue de les diffuser. Je devais donc me montrer inflexible vis-à-vis des prétendues vedettes de la littérature qui se présentaient à moi. Dès lors, j'entrais souvent en contact avec des écrivains désabusés, que leurs échecs répétés semblaient déprimer intensément. Jean-Marc était l'un d'eux.

À l'origine d'une œuvre colossale mais infructueuse, ce romancier était un client de longue date. Au cours de nos entrevues, nous passions toujours quelque temps à discuter de choses et d'autres, à plaisanter aimablement et même parfois à nous livrer à des débats animés. Ainsi, peu à peu, sans que le fait ne nous vienne clairement à l'esprit, nous étions devenus bons amis.

Jean-Marc, le cheveu rare et la bajoue tombante, avait passé il y a peu le douloureux cap de la cinquantaine. Il ne s'était jamais marié et vivait seul dans un minuscule appartement. Doté d'yeux de chien battu au regard mélancolique, il aimait à se donner des airs d'artiste désenchanté auquel l'existence n'a plus rien à apprendre. Il était peu soucieux de sa garde-robe, et ses tenues suscitaient souvent un certain étonnement. Néanmoins, en dépit de son apparence affligeante et de ses allures de dépressif, il faisait preuve d'une grande culture et n'était pas dépourvu d'un certain humour cynique qui m'avait arraché plus d'un sourire involontaire. Il se montrait en outre d'une politesse charmante et d'une exquise galanterie. J'avais remarqué à plusieurs reprises le soin tout particulier qu'il mettait à s'adresser aux femmes, leur signifiant systématiquement son respect par un millier de petites attentions, qui leur plaisaient plus qu'elles ne daignaient l'avouer. Ces manières de preux chevalier lui conféraient un charme indéniable. À cela venait s'ajouter la profonde gentillesse dont il était doué par nature.

Or, le romancier exprimait au travers de ses écrits une vision fort pessimiste du monde. Il était pourtant très attaché à son entourage. Lorsqu'on le rencontrait en personne, on constatait vite la rare douceur qu'il manifestait à l'égard de ses proches. Durant nos petites controverses occasionnelles, il s'évertuait sans cesse à excuser les torts du genre humain. J'avais même décelé à plusieurs reprises une certaine naïveté dans ses propos, contrastant radicalement avec les désillusions qui transparaissaient sous sa plume.

Comme je m'efforçais à le lui faire entendre, l'amertume inhérente à son style le desservait grandement. Si seulement l'auteur avait consenti à laisser percer dans ses romans un peu d'affection, son œuvre s'en serait trouvé prodigieusement embellie. Mais j'avais beau faire tout mon possible pour l'en dissuader, il persistait à créer des intrigues bouleversantes, à broser des personnages anéantis par le chagrin et à dépeindre les décors les plus désolants qui soient.

Malgré tout, j'étais persuadé que Jean-Marc méritait une place d'honneur au cœur de l'univers astreignant des grands écrivains de notre temps. Il est ardu de s'imposer dans le cercle étriqué des romanciers célèbres, et tout auteur qui s'y essaie doit s'illustrer par une

fabuleuse maîtrise de l'art littéraire. Cependant je ne doutais pas un instant que mon ami en fût capable.

Jean-Marc était un artiste talentueux. Il savait manier les mots avec brio, saisir l'émotion qui s'en échappait, les tourner et les manipuler jusqu'à en déceler toute la signification, en percevoir toute la force. Une fois qu'il avait atteint cet état d'intimité avec le langage, il agençait les termes au sein de la phrase avec une minutie d'horloger jurassien. Ainsi parvenait-il, avec une pointe d'audace, à leur conférer un éclat tout à fait particulier. Il se dégageait de ses textes une énergie surprenante. Le lecteur se sentait tantôt déstabilisé, tantôt rasséréiné ; mais souvent, c'est une détresse poignante qui s'emparait de lui. Trop souvent à mon goût d'ailleurs, car les récits de cet écrivain de génie pouvaient se poursuivre à travers des dizaines de pages sans la moindre trace de gaieté. Il est indispensable de prodiguer au lecteur un semblant d'allégresse, sans quoi celui-ci n'hésitera pas à refermer le livre. Les ombres d'un tableau, aussi splendides puissent-elles être, ne valent rien sans le contraste d'un rai de lumière. Voilà ce qui faisait cruellement défaut à l'œuvre de Jean-Marc Tabrelloit : un soupçon de clarté parmi les ténèbres.

Cette fois, j'avais résolu d'exposer clairement la cause de mes sempiternels refus à mon client. Dès notre prochain tête-à-tête, je lui exprimerais mon opinion sans tergiverser. Il était grand temps qu'il cesse de consumer son talent sur des feuilles inondées de tristesse et qu'il se mette à remplir ses pages blanches avec autre chose que de la grisaille !

Je me levai énergiquement de mon siège, résolu à mettre un terme à la situation dans laquelle je m'étais enlqué en lisant ses ouvrages sans lui énoncer la raison qui me poussait à les rejeter. Malencontreusement, il se trouve que je m'étais aussi enlqué dans le fauteuil à bascule que j'occupais, et j'eus plus de peine à m'en extraire que je l'avais escompté. Je vacillai et me rattrapai de justesse au bras du fauteuil. Or ce dernier accomplit à merveille la fonction qui lui avait été attribuée de nom, à savoir basculer. Une fraction de secondes plus tard, je me retrouvais étalé de tout mon long sur le parquet. Par un odieux caprice de la fortune, la table basse s'était empressée de me suivre dans ma chute. Elle fut immédiatement imitée par la tasse de café. Cette dernière, tenant à être de la partie, se pulvérisa gaillardement à mes côtés. Je ne peux nier que je fus saisi d'un découragement passager à la vue d'un tel carnage. Cependant, je m'efforçai de n'en pas tenir compte.

Quelque peu étourdi, je me redressai avec peine. Je traversai la pièce en titubant et me laissai choir sur la chaise en polystyrène rouge vif à l'usage des clients qui faisait face à mon bureau. Je me saisis du carnet de rendez-vous qui s'y trouvait et le feuilletai à la recherche du

jour fixé pour ma prochaine entrevue avec Jean-Marc. Jeudi matin, dix heures tapantes. Cette date évoquait un je-ne-sais-quoi de familier. Je fourrageai un moment dans ma mémoire, puis une curieuse coïncidence m'apparut : la même journée, à la même heure, je devais également recevoir la visite de Cécile Bruche. Convaincu d'une erreur de ma secrétaire ou d'une lubie du hasard, je tendis la main vers le téléphone dans l'intention de remédier à ce concours de circonstances. C'est alors que mon regard tomba sur les décombres de la tasse de cappuccino. Soudain, une idée impromptue me traversa l'esprit.

Je ne sais si la vue du récipient brisé fut véritablement à l'origine du projet que je conçus ce jour-là. Toujours est-il que c'est en apercevant les débris de porcelaine que me vint cette subite inspiration. Et je me trouvai fort satisfait de l'illumination qui m'était survenue.

* * *

Deux jours plus tard

Ce jeudi, comme tous les jours que l'on attend avec impatience, approcha avec une formidable lenteur. Au milieu de la matinée, j'avais les yeux rivés sur ma montre, observant avec une fascination lasse la petite aiguille se dandiner pesamment vers l'encoche qui indiquait dix heures. Je ne pus réprimer un soupir d'aise lorsque son aînée, douze fois plus rapide, atteignit enfin le haut du cadran où elle fit halte furtivement, s'arrêtant pour une durée infinitésimale avant de reprendre sa course effrénée à la poursuite du temps. Je dus encore patienter quelques minutes avant de voir apparaître dans l'encadrement de la porte la mine hésitante de Cécile Bruche.

La romancière portait un tricot d'une ampleur confortable, rayé dans le sens de la longueur de lignes crème et rose pâle. Elle avait enfilé une jupe bleu nuit qui masquait méthodiquement quelques rondeurs indésirables. Son maquillage s'accordait aux teintes de sa tenue, et ses cheveux venaient d'être l'objet d'un brushing soigneux. Je l'invitai à entrer.

Cécile sourit et me fixa un instant du regard. Elle cherchait discrètement à deviner ce que j'avais pensé de son œuvre. Son maintien assuré annonçait qu'elle s'était préparée à un refus. Néanmoins, ses yeux ne pouvaient se garder de papillonner d'espoir. Je fus saisi d'un certain remords à l'idée que ma réponse fût négative, mais choisis d'ignorer ces scrupules injustifiés. Je la priai de s'asseoir et engageai une discussion insipide qui fît passer le temps en attendant la venue du second sujet de mon plan.

Jean-Marc Tabrelloit arrivait constamment en retard d'une quinzaine de minutes. Cela lui conférait une sorte d'assurance à laquelle il ne pouvait renoncer. Ce perpétuel délai était ancré en lui telle une tradition de famille ancestrale. Jean-Marc demeurait de sorte dans l'illusion qu'il dominait la situation, comme si ce quart d'heure lui octroyait le statut de maître du temps. C'est ainsi qu'à dix heures quinze, l'écrivain fit son apparition.

Me trouvant assis face à la porte, je fus le premier à l'apercevoir. Comme à son habitude, il affichait une moue chagrine comme un jour de novembre, le regard vide et le front plissé. Il avait commis l'erreur d'endosser un par-dessus beige qui jurait atrocement avec sa chemise lilas et ses pantalons de velours mauves. Les quelques mèches disparates qui ornaient le haut de son chef dégarni semblaient animées par un curieux phénomène d'électricité statique. Ceci lui conférait un air de savant fou digne d'Albert Einstein qui me fit délicieusement sourire. L'auteur avança d'un pas sur le seuil. Le grincement que le parquet émit à cet instant attira l'attention de Cécile, qui se retourna sur son siège. C'est alors que leurs yeux se croisèrent.

Je ne suis pas le genre d'individu qui chérisse particulièrement les clichés. À vrai dire, les scènes romantiques ont une fâcheuse tendance à m'agacer et j'ai grand-peine à apprécier toute la verve d'un roman d'amour trop gentillet. Toutefois, je fus si épaté par cette première rencontre que je ne peux m'empêcher, pour la décrire, de citer un passage de Cécile Bruche :

« Leurs regards plongèrent l'un dans l'autre. Une étincelle jaillit de ce premier coup d'œil, embrasant instantanément ces deux cœurs ardents. L'angélique Cupidon, guerrier invulnérable, empenna sa flèche avec les plumes d'une blanche colombe, tendit son arc redoutable qui jamais ne manque sa cible, visa avec l'œil exercé d'un oiseau de proie et tira en plein dans la poitrine des heureux élus. Les cloches du paradis résonnaient à l'unisson. On pouvait sentir le goût de roussi des coups de foudre ravageurs, humer l'odeur douceâtre des philtres séducteurs qui semblaient opérer. Les amants se sentirent soudain enrobés par la chaleur des flammes de la passion. Leur contact visuel survint avec la fugacité d'une étoile filante, mais l'éternité s'écoula en l'espace de cette fraction de seconde. »

Bien que l'auteur ne lésinât pas sur les stéréotypes, je dois dire qu'elle avait le chic pour décrire les premiers béguins. Il ne lui restait plus qu'à modérer ses métaphores, freiner un peu sur les adjectifs, et le tour était joué. Elle pourrait devenir une romancière adulée par des milliers d'adolescentes en quête de beaux sentiments.

Mais revenons à nos deux tourtereaux. Cécile avait succombé au charme de l'artiste. Elle avait décelé chez Jean-Marc une grande tendresse. Elle avait vu qu'il était doté de ce

talent particulier, qui consiste à percevoir la beauté du monde dans sa commune banalité. Les joues rosies et les yeux baissés, elle rayonnait d'une grâce pudique qui semblait toucher profondément l'écrivain. Celui-ci avait pris un teint guimauve s'accordant admirablement avec sa chemise et ses pantalons. Il ne manquait pas d'ailleurs de faire l'effet d'une gigantesque praline violette, ce qui devait encore ajouter à son attrait aux yeux de la romancière enamourée.

J'avais prévu cette rencontre quelques jours plus tôt, en voyant la tasse de café brisée. J'avais alors eu l'intuition qu'une éventuelle chimie pouvait se produire entre les deux auteurs. Mais même mon imagination, que j'estimais pourtant intarissable, n'espérait pas un tel coup de foudre.

Je tirais une certaine fierté à avoir si bien joué mon rôle d'entremetteur. Je jouissais grandement de me trouver au premier-plan de cette intrigue à l'égal d'un feuilleton télévisé à l'eau de rose. Or le coup de maître était encore plus impressionnant : à présent que mes écrivains étaient tout à leur amour naissant, je pouvais sans détour leur annoncer que les éditions Lascole ne publieraient pas leurs ouvrages. Que leur importerait leur carrière en de semblables circonstances ? De plus, ils pourraient se consoler mutuellement de ce double refus. Leur échec ne serait dès lors qu'un prétexte exquis pour entamer une conversation des plus affectueuses.

Tout absorbé que j'étais par mes astucieux projets, je faillis ne pas entendre mes clients se saluer. Jean-Marc, une fois entré, s'inclina galamment et prononça un bonjour feutré. Son interlocutrice lui répondit d'une voix douce comme une barbe à papa. Je vis mon ami frémir et craignis un instant qu'il n'entreprît de lui prendre la main pour y poser un baiser. Heureusement, il réprima ses envies et se contenta de s'asseoir.

Je présentai les romanciers l'un à l'autre, observant à la dérobée leur ravissant embarras. Puis je me tus momentanément avant d'entamer la phase délicate de l'entrevue. Je devais les aviser de la décision que j'avais prise à leur égard. Je fus tenté un instant de me lancer dans un discours moraliste et consolateur afin d'anticiper leur réaction, mais je résolus somme toute d'aborder la question à vif. Mieux valait arracher le sparadrap promptement sans tenir compte de la douleur ressentie sur le coup plutôt que laisser la plaie se gangrener.

Adoptant un air sombre et contrit, je leur déclarai modestement que je me voyais obligé, bien malgré moi, de refuser leurs écrits. Il ne faisait aucun doute que je les avais trouvés formidables ! Malheureusement, ils ne satisfaisaient pas aux exigences inflexibles des lecteurs par trop choyés de notre époque ingrate. Je remarquai aussitôt le dépit se peindre sur le visage

des auteurs. J'entrepris au mieux de les consoler, avec une mauvaise foi flagrante. Mais ils ne semblèrent pas y prêter attention. Bien au contraire, ils gobèrent pleinement ma sincérité, digne d'un vendeur de bibelots dans un souk marocain.

Cécile paraissait tout chamboulée. Ses paupières copieusement fardées voletaient de-ci de-là et sa mine coquette était voilée par la contrariété. Jean-Marc, dont l'instinct de gentleman s'emportait à la vue d'une femme en détresse, accourut aussitôt. Il s'adressa à elle de son ton le plus courtois, y ajoutant même une pointe d'affection qui ne lui était pas coutumière : « Madame, vous m'avez l'air si triste ! Vous savez, je connais bien l'amertume que l'on ressent à se voir refuser une œuvre à laquelle on a consacré tant d'attention. Croyez-moi, j'en ai fait l'expérience plus d'une fois. Mais j'ai mal au cœur à vous voir ainsi. Dites-moi, que puis-je faire pour vous ?

- Oh, rien, s'empressa-t-elle de rétorquer, surtout ne faites rien, je ne vous laisserai pas perdre votre temps à m'écouter me plaindre ! Vous êtes gentil, mais je crois que je vais rentrer chez moi.

- C'est dommage. J'aurais pourtant bien aimé l'idée de passer mon après-midi en si charmante compagnie.

- Eh bien dans ce cas, pourquoi pas ? Après tout, je n'ai rien de prévu aujourd'hui.

- C'est tant mieux ! Que diriez-vous d'une promenade sur la berge suivie d'un petit café à la table d'une terrasse ombragée ?

- Pardonnez-moi, mais je ne bois pas de café. La caféine me donne des maux de tête.

- Un thé, alors ?

- Volontiers, vous me semblez d'une telle amabilité ! Ce sera avec grand plaisir. »

Tous deux se levèrent d'un même élan et tournèrent les talons pour quitter la pièce. C'est à peine s'ils me répondirent lorsque je les saluai. Que d'ingratitude pour l'intermédiaire attentionné qui s'était évertué à les réunir ! De plus, je leur avais fourni des circonstances idéales pour une approche aisée. Mais peu importait qu'ils eussent en ce moment conscience ou non de mes réels desseins. Ils finiraient bien par connaître mon rôle dans l'affaire.

Une fois qu'ils furent partis, mes traits se fendirent d'un sourire. Ce dernier ne tarda pas à se muer en un rire éclatant et tout à fait délicieux. J'avais été le témoin fasciné d'une scène dont le romantisme frisait l'indécence. Un coup de foudre pareil ne survient qu'une fois par siècle en ce monde si gavé de misère humaine. Et j'en avais été non seulement le spectateur, mais aussi l'instigateur ! J'espérais franchement que leur amourette se prolongerait. Puissent ces émotions durer infiniment, et les bancs publics seront occupés en toute saison.

* * *

Deux ans plus tard

Je relevai les yeux du dernier grand roman publié par les éditions Lascole. Un authentique chef-d'œuvre ! Ma troisième relecture n'en avait pas ôté une parcelle de saveur. Je m'en régalaïs toujours avec la même gourmandise enfantine qu'auparavant. L'ouvrage méritait indiscutablement le succès universel dont il était gratifié depuis trois mois.

Au moment de sa parution, les ventes avaient littéralement fait exploser les recettes de la maison, allant jusqu'à doubler son chiffre d'affaire. Ce petit trésor de papier battait les records à un rythme foudroyant. Il avait défié toute concurrence sur le marché du livre durant plus de quinze jours. Un best-seller inégalable, qui avait fait connaître nos éditions à travers l'ensemble de l'Europe !

Je jubilais. Mon salaire s'épanouissait insolemment, un comité avait été engagé pour gérer l'énorme production du roman et mon nouveau cabinet d'éditeur avait des allures de Bureau Ovale. Je m'étais vu accorder promotion sur promotion. J'avais la sensation de monter en grade pour accéder bientôt au poste de général en chef de nos armées éditoriales, victorieuses sans concession sur le grandiose champ de bataille des réalisations littéraires. Ma gloire professionnelle était à son comble et je respirais la réussite financière. En somme, mon existence présente connaissait une félicité que beaucoup jalouaient. Et je ne me retenais pas d'en profiter !

Deux ans s'étaient écoulés depuis la rencontre de Jean-Marc Tabrelloit et de Cécile Bruche. Ceux-ci avaient rapidement fait connaissance. À l'époque, ils semblaient s'entendre à merveille. À en croire mon ami, avec qui je prenais soin de garder contact, tout allait pour le mieux. Je ne doutais pas un instant qu'ils fussent faits l'un pour l'autre. Ils avaient commencé à se fréquenter souvent, puis de plus en plus souvent, et avaient fini par emménager ensemble. Ils s'étaient dès lors lancés dans la rédaction partagée d'un nouveau roman. C'est cet ouvrage qui allait faire mon bonheur.

Malgré les déceptions répétées que les deux écrivains avaient connues par le passé auprès des éditions Lascole, ils n'avaient pas cessé de s'adresser à elles. En effet, Jean-Marc m'accordait une confiance absolue et nous entretenions depuis longtemps des relations chaleureuses. Quelques mois plus tôt, il m'amena donc le précieux manuscrit, fruit d'un dur labeur collectif. C'est alors qu'il me fit part d'une nouvelle qui ne manqua pas de me désarçonner.

Lorsqu'il me déclara que quelque chose s'était passé entre lui et Cécile, je me préparai tout de suite à le féliciter. J'étais convaincu en toute simplicité qu'il allait m'annoncer ses fiançailles. Ce fut tout le contraire. Jean-Marc venait m'informer que tout était fini. Le couple était sur le point de se séparer après un an de vie commune. Quel ne fut pas mon désarroi ! C'était pourtant bien vrai : mes deux amoureux ne l'étaient plus, et rien ne pouvait y changer quoi que ce fût.

De leur idylle passagère ne demeurait que le texte que l'auteur me remit. Je l'entamai avec curiosité dès qu'il se fut retiré. Je fus quelque peu dérouté par l'originalité inattendue dont les deux écrivains avaient fait preuve en l'intitulant : « Peu importe le titre ». Je lus les premières pages, et fus d'emblée happé par la frénésie de l'intrigue. Les mots se mêlaient dans un élan de fantaisie et d'improvisation génial. Je fus charmé par la magie du style, par la vivacité des personnages. L'imagination de chacun des auteurs semblait concorder singulièrement avec celle de l'autre, et leurs idées s'alliaient pour créer un ensemble insolite mais parfaitement plausible. Le tout paraissait mû par deux mouvements créateurs, qui se montraient d'abord antagonistes, puis peu à peu s'unissaient. On eût dit qu'à force de concessions, ces deux personnalités dissemblables avaient fini par trouver un chemin qui les menât dans une même direction.

Je ne pus reposer le texte avant d'en avoir lu la totalité. Je ne m'arrêtai pas un instant. Dès le premier chapitre, je m'étais enterré dans mon confortable fauteuil à bascule. J'avais coupé la ligne téléphonique et fermé la porte à clé. Mon hibernation dura jusqu'au dénouement du roman, que je consummai avec délectation. Je pressentais déjà le triomphe qu'allait connaître cet ouvrage phénoménal. Je ne me trompais guère.

Les mois ayant passé, il m'arrivait souvent de repenser à Cécile et Jean-Marc. Parfois, je regrettais d'être intervenu pour que se croisent leurs routes. En définitive, leur relation les avait probablement plus fait souffrir qu'elle n'avait causé leur bonheur. À ce que j'appris plus tard, la rupture avait été amère pour l'un comme pour l'autre. Or d'autre part, je m'estimais fort content de mes actes. J'avais indirectement enrichi la littérature d'une œuvre fabuleuse, et mes deux clients avaient enfin été admis au rang des grands écrivains modernes.

La sentimentalité excessive de Cécile avait trouvé un adversaire fameux dans le pessimisme à toute épreuve de son compagnon. Il en était résulté un alliage idéal d'émotions qui pouvaient à la fois troubler et séduire le lecteur. Mais surtout, le génie littéraire de Jean-Marc avait enfin pu s'exprimer. Il lui avait suffi d'une histoire bien construite sur laquelle se reposer pour libérer son talent avec une puissance extraordinaire. Cécile avait fait des

merveilles. Cet homme défait que je voyais s'éterniser dans sa médiocrité s'était trouvé transformé. Il avait déniché sa muse. Et j'avais enfin découvert ce qui manquait à Jean-Marc Tabrelloit : un brin d'amour dans le vent.